

ABONNEMENTS

LES ABONNEMENTS datent des 1^{er} et 16 de chaque mois et se paient d'avance.

LOT ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES

Trois mois 5 fr.
Six mois 9 fr.
Un an 16 fr.

AUTRES DÉPARTEMENTS

Trois mois 6 fr., Six mois 11 fr., Un an 20 fr.

JOURNAL DU LOT

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET COMMERCIAL

Paraissant les Mercredi et Samedi

BUREAUX

A CAHORS, IMPRIMERIE DE A. LAYTOU, RUE DE LA MAIRIE, 6

INSERTIONS

LES INSERTIONS sont reçues au Bureau du Journal du Lot et se paient d'avance

Annonces 25 c. la ligne
Réclames 50 c.

M. Havas, rue J.-J. Rousseau, 3 et MM. Laffite et Co, place de la Bourse 8, sont seuls chargés, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal du Lot.

Envoyer avec la demande d'abonnement un bon de poste.

L'acceptation du 1^{er} numéro qui suit un abonnement fini est considérée comme un réabonnement. Avis de renvoyer ce numéro, quand on voudra se désabonner

Les Annonces Judiciaires et Légales seront insérées, en 1868 :

Pour l'arrondissement de Cahors, dans les journaux : Les annonces judiciaires : dans le journal le Courrier du Lot. Les annonces administratives : dans le journal le Journal du Lot (qui insérera, en outre, des extraits des annonces judiciaires et administratives des arrondissements de Figeac et de Gourdon).

Pour l'arrondissement de Figeac, dans les journaux : (Annonces judiciaires et administratives), l'Echo du Quercy, 1^o Mémorial. Pour l'arrondissement de Gourdon : (Annonces judiciaires et administratives), dans le journal le Gourdonnais.

Cahors, le 21 Octobre 1868.

BOURSE DE PARIS.

	R ^{te} 3 p. 0/0	4 1/2 p. 0/0
Du 19 octobre	70 20	101 »»
Du 20	70 45	100 »»
Du 21	70 60	100 »»

BULLETIN.

C'est une situation bizarre que celle qui est faite en ce moment à l'Espagne. Le gouvernement provisoire s'était hâté d'annoncer qu'on aurait toute décision jusqu'au moment où siègeraient les Cortès constituantes, et voici que le cabinet Serrano et la junte révolutionnaire rendent décrets sur décrets bouleversant à la fois l'organisation économique administrative, pédagogique et religieuse de l'ancien royaume. Nous avons vu se succéder des modifications dans les douanes, des suppressions de recettes au moyen des octrois, un remaniement dans le Conseil d'Etat et les tribunaux, l'expulsion des jésuites et la suppression d'un grand nombre de maisons religieuses. Les lois civiles sont elles-mêmes modifiées par de simples décrets du ministre de la justice. On nous annonce enfin pour bientôt la promulgation de véritables lois organiques. Déjà un décret rendu le 15, par le ministre de l'instruction publique proclame la liberté absolue de l'enseignement primaire. Le même décret rétablit les écoles normales, et replace les professeurs destitués sous le précédent gouvernement. Le ministre prépare en outre un décret sur la liberté de l'enseignement secondaire, et de l'enseignement supérieur. La junte a résolu par acclamation de proposer au gouvernement que les colonies soient représentées aux Cortès par quatre députés, et il a été présenté à la junte une motion proposant de déclarer que tous les enfants nés de mères esclaves, sont libres depuis le 17 septembre dernier. Enfin un

manifeste du gouvernement provisoire, va proclamer « les principes qui doivent découler de la révolution espagnole. » Que restera-t-il à faire aux Cortès.

Mais ces Cortès, qu'on devait convoquer à bref délai, quand seront-elles réunies ? On avait d'abord parlé de la seconde quinzaine de novembre; maintenant il est question du mois de janvier. Pourquoi pas des calendes grecques ?

On décrète, on légifère; mais on ne sait rien du but final. Sur ce point on marche absolument en aveugle. Or, quand il en est ainsi, on va toujours plus loin qu'on ne le suppose. Pour nous le danger est réel. « En attendant, nous écrit-on, les ministres renouvellent l'administration de fond en comble; la Gazette est pleine tous les matins, de décrets, de destitutions et de nominations. C'est une mise à neuf complète. » Cette besogne est plus facile, et c'est sur ce point là peut-être qu'il eût été prudent de ne pas se hâter. Donner une part du pouvoir, c'est œuvre toujours facile, ce qui est difficile c'est de le constituer.

Les journaux de Berlin, font prévoir que la session prochaine des Chambres prussiennes sera exclusivement consacrée aux affaires courantes. Le budget de 1868 se soldera, dit-on, pas un déficit de 19 millions de francs, et il en sera de même de celui de 1869. Dans ces circonstances, le gouvernement proposera un nouvel impôt; toutefois rien ne transpire encore sur la nature de cette taxe.

Des lettres de Bade disent, que de grands préparatifs se font dans cette ville pour fêter l'anniversaire de la naissance du prince royal de Prusse.

Certains journaux s'étaient trop hâtés d'annoncer la prochaine entrée à Berlin, du comte de Bismark. La Gazette de la Croix déclare que toutes les nouvelles données à ce sujet se réduisent à des conjectures et qu'on n'a aucun renseignement positif sur l'époque de la réapparition du chancelier fédéral sur la scène politique.

La mission chinoise, sous la direction de

M. Burlingam, attendait le retour à Londres de la reine Victoria, actuellement en Ecosse, lequel était annoncé pour le 20 courant, afin d'obtenir une audience de S. M. Britannique. M. Burlingam a eu différents entretiens avec le chef du Foreign Office, lord Stanley; les bases les plus vastes de l'établissement de relations amicales et commerciales entre le Royaume-Uni et le céleste Empire, ont été fixées dans une de ces conférences. Vers la fin d'octobre la mission chinoise viendra à Paris et présentera ses lettres de créance à l'Empereur.

Pour le bulletin politique, A. Laytou.

Nouvelles d'Espagne.

On écrit de Madrid, 16 octobre :

« Le Diario Espanol combat la candidature du prince Alfred, il repousse toute la descendance de la reine Isabelle et tout prince qui ne serait pas né catholique romain.

« Le Diario, qui est un journal libéral, exclut donc, outre les princes qu'il désigne, le père du roi de Portugal, qu'il ne nomme pas, et tous les princes protestants. Il laisse le champ libre à don Carlos au roi de Portugal, au prince Napoléon, au duc de Montpensier et à un prince italien quelconque.

« Autant qu'il est possible d'avoir une opinion sur cette matière, je ne crois pas que le peuple Espagnol aille chercher un souverain au dehors; Je découvre de tous côtés des symptômes, des indices de répugnance pour cette solution et je serais surpris qu'elle obtint la majorité.

« Mais encore une fois, je ne réponds de rien, et je ne terminerai pas ce chapitre sans réserver une chance pour la république. »

L'idée républicaine, sans trop manifester ostensiblement, fait son chemin en Espagne. L'extrait suivant d'une lettre de Madrid en est la preuve :

« Les adhérents à une république fédérative grossissent de jour en jour, et on va se familiarisant avec cette pensée en voyant l'ordre et la facilité avec laquelle se meut le gouvernement actuel. Seulement il faut

un homme d'idées libérales, qui ait fait preuve de grande énergie, et qui soit en même temps aimé du soldat et du peuple. Nous ne voyons dans les hommes qui figurent aujourd'hui en politique qu'une seule personne qui réunisse ces conditions, c'est celui qu'on acclame partout, celui dont la parole sait dominer les masses dans les instants les plus périlleux, et dont l'épée a si vaillamment combattu en Espagne et à l'étranger pour l'honneur et les libertés de son pays. »

Traduction sommaire : Vive le général Prim !

Mais le général a déclaré, a écrit qu'il voulait une Espagne monarchique ? Bah ! il se laissera faire violence et acceptera les faisceaux républicains en attendant mieux.

Pour extrait : A. Laytou.

C'EST A VOUS QUE JE PARLE, MA SŒUR!

Nous lisons dans la France :

Si les chefs de la révolution en Espagne et le peuple espagnol ne font pas merveille, ce ne sera pas faute de conseils. Les puissances s'abstiennent sagement de toute ingérence directe ou indirecte dans ce mouvement populaire; elles respectent la liberté et la souveraineté de la nation espagnole. Mais les révolutionnaires de tous les pays et ceux de France en particulier n'observent pas cette réserve. Ils envoient hautement leurs manifestes au-delà des Pyrénées, prêchant la république à un peuple qui n'est pas républicain et désignant d'avance à la baine des démocrates toute royauté qui pourrait sortir du libre vote des Cortès et tout monarque qui pourrait être appelé au trône.

Ne nous faisons pas illusion cependant sur le but de ces manifestes. Ils rappellent le mot du bon homme Crysale dans les Femmes savantes : « C'est à vous que je parle, ma sœur ! » Ils s'adressent en apparence aux Espagnols; c'est aux Français qu'ils s'adressent en réalité. Tous les hommes de 1848 montent tour à tour à cette tribune aux conseils, d'où ils croient pouvoir faire entendre, sans danger, de dures critiques à l'Empire. Aujourd'hui, c'est M. Crémieux qui parle soi-disant à l'Espagne et qui profite de l'occasion pour poser très nettement sa candidature aux prochaines élections.

Le Siècle publie, ce matin, les principaux passages de la lettre que vient d'adresser l'ancien membre du gouvernement provisoire de 1848 à la junte révolutionnaire de Madrid; nous ne voyons aucun inconvénient à les reproduire.

Il est essentiel que le pays connaisse la vérité des situations. Le parti que la surprise du 24 février a porté au pouvoir et que le vote national du 10 décembre 1848 en a écarté, rentre de tous côtés sur la scène politique. Il ne se souvient plus qu'il a eu, lui aussi, la France dans les mains, et qu'en voulant lui imposer, en dehors du suffrage populaire, une forme de gouvernement qui repoussait les mœurs et ses traditions les plus respectables, il n'a amené que l'anarchie. Il ne veut pas avouer que sa défaite date du vote souverain de 1848 et non pas du coup d'Etat de 1851. Mais l'histoire se souvient, et si l'Espagne peut trouver un exemple dans les annales de la France, que le 24 février lui rappelle qu'on ne violente jamais impunément les vœux et les aspirations d'un peuple.

Emile MARTIN.

Voici les principaux passages de la lettre de M. Crémieux :

A MM. les Membres de la junte à Madrid.

Tibur, le 5 octobre 1868.

Citoyens,

En 1848, notre chère France renversait encore une fois la famille de ses rois, et, dans un moment sublime, le peuple, grand et généreux au sein de la plus magnifique victoire, acclamait le gouvernement provisoire et la république.

En 1868, la valeureuse Espagne expulse une race de rois dégradée, et le peuple, sans vengeance, sans colère, termine paisiblement par la nomination d'une junte patriotique, la plus merveilleuse situation.

Ces deux années sont sœurs, et nous voyons se renouveler au milieu de votre héroïque population les miracles de dévouement que nous avons applaudis dans les rangs de la nôtre.

Que là s'arrête la ressemblance entre les deux révolutions ! Le 24 février, je disais à la tribune : « Nous voici obligés de recommencer notre révolution de 1830, sachons cette fois donner une véritable consécration au triomphe populaire. »

Vous voyez où nous en sommes ! Qui reconnaît en nous la nation qui a jeté parmi toutes les nations les précieuses semences de la liberté ?

C'est une institution divine que le suffrage universel dont notre gouvernement provisoire

FEUILLETON DU JOURNAL DU LOT

du 21 Octobre 1868. (N° 4)

LE DRAME

Des Carrières d'Amérique

PAR ANGELO DE SORR

III

LE DINER DU VIEUX KARL.

Karl Falkenberg était le chef d'une des premières maisons de banque de la Finlande méridionale. Il avait son siège principal dans la ville d'Helsingfors, et une succursale à Stockholm.

Karl Falkenberg n'était pas seulement un homme de chiffres et de finances; il a d'autres qualités à nos yeux; car c'était aussi un sensuel émérite.

Il aimait le bien vivre, et avait su se faire, dans ces régions froides et de peu de ressources, une réputation de gastronome.

Reproduction autorisée en vertu du Traité avec la Société des Gens de Lettre.

Ce grand et beau mangeur n'était pas sans originalité, et sa grande fortune excusait bien des excentricités qui n'auraient autrement eu qu'un succès douteux.

Il avait un cuisinier français, cela va sans dire, lequel était tenu en bien plus haute estime par son maître que le chef de comptabilité ou le caissier de la maison.

Dans la société française de Saint-Petersbourg on parlait des diners de Karl Falkenberg, et plus d'un grand seigneur avait fait le voyage de la Finlande, seulement pour s'asseoir à la table de ce Grimot de la Reinière du Nord.

Car notre banquier avait une table très hospitalière. Seulement il ne mangeait que chez lui. Il ne refusait jamais une invitation; les gastronomes sont gens qui savent trop bien vivre pour commettre semblable impolitesse. Mais il s'abstenait de toucher aux plats qu'on lui offrait. A peine s'il acceptait un hors-d'œuvre. Une indisposition prétextée lui défendait de manger davantage.

Dans la soirée il quittait son hôte et rentrait à son hôtel. Il donnait aussitôt l'ordre de servir, se mettait à table, et dînait avec un appétit formidable.

Dans la société russe d'Helsingfors on lui pardonnait ce sans façons, d'abord en considération de son âge, et ensuite parce qu'on tenait à conserver d'excellentes relations avec la maison Falkenberg et Co.

Cependant cette singularité faillit une fois coûter cher à notre personnage; et ils en fallut de peu

qu'il ne fût mangé lui-même pour avoir dédaigné le menu d'un des premiers magistrats de la province.

Cet homme de loi avait donné un grand dîner à son château, situé à quelques verstes de la ville. Il y avait eu chasse dans la journée, mais le banquier n'étant pas de caractère à se fatiguer à la poursuite des loups, n'était arrivé que le soir. On se mit à table. Il goûta à quelques olives, prit un peu de caviar, but deux verres de madère et ce fut tout.

A l'issue du repas, il demanda son traîneau et se mit en route pour Helsingfors.

La chasse qui avait eu lieu le jour même avait quelque peu secoué les animaux de la contrée. Les lièvres étoient sortis de leur torpeur classique les renards s'étoient émus, après le passage des chasseurs, les loups réunis en groupe avaient flairé la neige dans l'espoir de retrouver par-ci par-là quelques confrères tués et laissés sur place. Ils n'avaient pas été trompés dans leurs recherches, et ces quelques repas sur le pouce, par le fait de leur insuffisance, les avaient mis en appétit — mais un appétit féroce, car ils ne devaient pas, comme Karl Falkenberg, trouver un dîner copieux en rentrant au logis.

Le banquier étendu dans son traîneau, bien enveloppé de fourrures, glissait sur la neige au grand trot de ses chevaux. Il pensait avec pitié au menu de son hôte, plaignait les convives si médiocrement repus, et savourait par la pensée un délicieux rôti de rossignols gras qui l'attendait chez

lui.

La nuit était claire, et sur la blancheur du sol frappait la lueur du ciel doucement éclairé d'un reflet d'aurore boréale lointaine. Une campagne unie sans maisons, sans arbres, sans collines — un sahara de neige.

On entendit quelques hurlements dans le lointain.

— Quel est ce bruit, Anders, demanda le banquier ?

— Ce sont des loups que la chasse à un peu désorientés.

— C'est que ces hurlements semblent se rapprocher. Si nous allions être poursuivis ?

— Oh ! je ne le pense pas; d'ailleurs dans une heure nous serons aux portes de la ville.

— Es-tu sûr de tes chevaux ?

— Si je les forçais, avant une demi-heure nous serions arrivés.

— Allons, tant mieux !

Et le banquier se reprit à rêver des bonnes choses qu'allait lui présenter sa table. Loin de redouter les loups, il se prit au contraire à les plaindre et même à envier leur situation d'affamés.

— Dire que si j'avais la faim de ces misérables bêtes, je serais maintenant le plus heureux des hommes !

Mais le bruit des hurlements se compliqua; on entendait une battue sourde comme le galop d'un troupeau fantastique.

Inquiet, le banquier se retourne. Des yeux brûlants, de rouges braises, apparaissent dans la

nuit derrière le traîneau.

Anders savait très-bien ce qui se passait, mais il ne regardait pas en arrière. Il sifflait ses chevaux qui, effrayés eux-mêmes, prenaient le galop.

— Les loups sont là, fit le banquier.

— Je le sais, répondit Anders.

— Les fusils sont-ils chargés ?

— Oui, mais ne tirez pas encore.

En effet, une bande de loups galoppaient derrière le traîneau. Ils formaient une ligne droite. Mais peu à peu cette ligne gagnant par les extrémités forma un arc de cercle. Les pointes de cet arc se rapprochaient des chevaux.

— Tirez ! fit Anders.

Le banquier prit un des fusils et fit feu dans le groupe. Mais la bande était trop nombreuse pour s'effrayer de cette explosion; c'est à peine si un ou deux restèrent en arrière pour dévorer celui que la balle avait atteint.

Falkenberg tira ainsi une dizaine de coups de feu. Mais il y avait peut-être trois cents loups à la poursuite du traîneau. Le bruit des explosions, l'éclat de la poudre enflammée, ne les effrayaient même plus.

L'arc grouillant de têtes affamées se resserrait visiblement. Les premiers loups couraient presque sous les fers des chevaux. Le cocher ne se sentait plus maître de son attelage. Le banquier se voyait perdu. Un des chevaux sentit une attaque à la jambe, puis une morsure à la cuisse.

Il s'abattit et dans sa chute entraîna l'autre.

(La suite au prochain numéro.)

dota la France; vous voyez à quels résultats on peut la conduire.

Croyez-en tous mon vieux patriotisme, mon expérience de soixante-douze ans que tant d'événements prodigieux ont formée : le peuple n'a que de saintes aspirations; il ne conspire pas, il veut grandir. N'en a-t-il pas le droit? Il ne demande qu'une direction honnête dans la voie du progrès.

Point d'armée permanente commandée par un seul homme, c'est la tyrannie. La patrie menacée nous appelle tous à la défendre; l'armée, c'est la nation. La patrie ne veut pas que pour des intérêts dynastiques ou pour l'ambition d'un chef, une portion de ses enfants en armes puisse être appelée à égorger des frères désarmés; elle repousse avec horreur les luttes fratricides. Ce crime, crime immense, doit enfin s'abolir.

Et si vous voulez que le peuple dont un gouvernement sage et libéral va s'occuper avec tant d'intérêt le comprenne et le bénisse, répandez à pleines mains sur les classes pauvres et toujours déshéritées le bienfait de l'instruction gratuite. Rendez-la obligatoire en veillant avec sollicitude sur chacun de ceux qui, pour la donner à leur enfant, s'imposent la privation de son travail.

Enlever l'intelligence du peuple, c'est assurer l'indépendance, la liberté, la prospérité de la nation. Que tous ceux qui par le suffrage universel acquièrent le plus beau droit de l'homme en société sachent ce qu'ils doivent à la patrie, en échange de ce que ses institutions leur assurent.

Espagnols, un mot encore.

Avant tout, repoussez les prétendants, fléau, désastre des peuples. Quoi! vous chassez les rois pour les reprendre! Vous expulsez le père et vous tendez les bras au fils! Une race de rois tombe ou dans le sang qu'elle fait verser ou sous le mépris qu'elle inspire, et plus tard vous la ramenez au milieu des cris d'allégresse!

Ah! celui qui veut le trône promettra tout pour l'obtenir, mais rien ne lui coûtera pour le conserver. Et que de haines soulève le triomphe fastueux du parti vaincu redevenu vainqueur! Que de division! Que de conspirations secrètes ou publiques! L'histoire de nos jours vous éclaire et vous guide.

Il me semble que je parle à la France pendant que je m'adresse à des Espagnols. C'est qu'aujourd'hui les peuples veulent tous les mêmes choses. Il se forme de jour en jour une chaîne dont les anneaux se resserreront et que tous les efforts des rois ne pourront briser. Sainte alliance des peuples, les révolutions semblables à celle dont l'Espagne nous donne le merveilleux spectacle sont les solides fondements d'un prochain avenir les rendra désormais inébranlables.

Espagnols! vous donnez au monde le nouveau signal, la France vous suit des yeux et du cœur, le monde vous admire, persévérez.

Et moi qui, depuis le jour où la police, envahissant l'inviolabilité de ma demeure, me saisissait, moi représentant du peuple inviolable, me jetai dans une prison d'Etat, moi qui les avais ouvertes à tous les détenus politiques, moi qui, depuis le fatal 2 décembre, avais dit à la vie politique un douloureux adieu, je sens se réveiller dans mon cœur vieilli par l'âge, mais brûlant de patriotisme, la passion qui l'anima pendant tant d'années.

Luttes de 1815 à 1830, glorieuse révolution de juillet, combats de 1832 à 1848, miraculeuse révolution de février, vous vous levez devant moi, vous me montrez, arc-en-ciel aux mille couleurs, l'Espagne se relevant fièrement d'un monstrueux esclavage! Vous me dites de rentrer dans la carrière. On veut m'ouvrir les portes qui se refermèrent sur moi en 1851. J'accepte la lutte électorale, et si la liberté triomphe, j'irai en porter à la tribune la patriotique expression, et à ceux qui douteraient encore d'un avenir de liberté pour la France, je dirai : Voyez l'Espagne! Ad. Crémieux.

On lit dans le Constitutionnel :

Quelle forme de gouvernement l'Espagne adoptera-t-elle? Les uns lui conseillent la république, les autres une monarchie mitigée, et M. A. Crémieux l'engage à méditer le discours qu'il prononçait le 24 février à la tribune française.

M. Crémieux a été si ému, si bouleversé de la révolution espagnole, qu'il se décide à prêter serment à l'Empire, à la plus prochaine occasion. En d'autres termes, il accepte la lutte électorale afin de pouvoir s'écrier publiquement : « Voyez l'Espagne! »

Il est de fait que jusqu'ici l'Espagne était insuffisamment représentée au Corps législatif, et qu'elle a le droit d'être traitée par l'opposition française sur le pied des nations les plus favorisées : l'Angleterre et l'Italie.

Mais en attendant que M. Crémieux ait reçu de ses concitoyens mandat de s'écrier : « Voyez l'Espagne! » il est évident que les Espagnols ne savent pas au juste la forme qu'ils donneront à la réorganisation politique.

M. de Girardin écrivait au général Prim, avec beaucoup de sens et de raison :

« Renverser est en tous pays la besogne dont les révolutions s'acquittent le plus facilement. »

La révolution espagnole est le produit d'une coalition formée par la haine commune d'Isabelle et de sa cour. Elle a surmonté les obstacles, tant que le but à atteindre (le renversement de l'ordre de choses établies) était le même pour tous. Mais aujourd'hui qu'il lui faut affirmer un programme et reconstituer un gouvernement, il est à craindre que de sérieuses divergences d'opinions ne se manifestent au sein du nouveau conseil des ministres.

Dans le premier enthousiasme de la victoire, Prim, Serrano, Topete, se sont emparés sur les balcons les plus autorisés de la capitale; le peuple a joint leurs noms dans toutes ses acclamations. En un mot, les généraux victorieux semblent avoir sacrifié leur antagonisme politique sur l'autel sacré de la liberté.

Cette concorde fraternelle durera-t-elle jusqu'au complet achèvement de l'œuvre si brillamment commencée?

Nous le souhaitons, mais n'osons y croire. Les unions hybrides, nous l'avons déjà dit en une autre occasion, sont fatalement improductives, et il nous semble difficile de synthétiser dans une formule unique les projets monarchiques du marquis de Castillejos et les vœux républicains de quelques-uns de ses collègues.

Quant on livre une bataille politique, il est bon sans doute de savoir ce qu'on ne veut pas, mais il importe encore plus de savoir ce que l'on veut.

C'est ce que nous disions récemment à l'Union Libérale de France, et à cette époque, nous avions M. Emile de Girardin pour contradictoire.

L'Espagne nous offre aujourd'hui un spectacle dont nous devons tirer d'utiles enseignements. Nous verrons si la coalition des oppositions diverses fondera la liberté dans la Péninsule ibérique, et c'est en toute sincérité que nous souhaitons n'avoir jamais à dire aux membres de l'union libérale française : « Voyez l'Espagne! » Robert Mitchell.

Pour extrait : A. Layout.

Nous recevons la note suivante :

« Les journaux ont annoncé la convention définitive intervenue entre la France et l'Italie pour le paiement d'une partie de la dette pontificale. Nous croyons utile de bien préciser la situation faite par-là aux porteurs de titres romains. Nos renseignements sont puisés à bonne source.

« L'emprunt de 1866 continuera seul à être servi par M. Blount, banquier du gouvernement pontifical. Les emprunts antérieurs, y compris ceux de 1860 et de 1864 seront servis par M. Rothschild, au nom de l'Italie. Il a été expressément stipulé que rien n'eserait changé à la position des créanciers, tant pour le paiement intégral des coupons que pour le tirage et le remboursement des titres.

« Les coupons antérieurs à 1867 et les titres sortis au tirage avant cette époque pour les emprunts 1860 et 1864 seront encore payés par M. Blount. Mais, à partir du 1er janvier 1866, tous les coupons échus et tous les titres sortis seront payés par M. Rothschild. Les titres et les coupons qui doivent être joints sont soumis une fois pour toutes à un timbre qui y sera apposé par M. Rothschild. Il importe donc qu'aucun coupon ne soit détaché du titre avant d'avoir été timbré avec lui.

« Les catholiques, qui avaient l'habitude de ne pas détacher leurs coupons ou de les détruire afin d'en décharger le Trésor pontifical, devront avoir soin désormais de faire timbrer leurs titres et de toucher tous les coupons échus. A plus forte raison, devront-ils s'abstenir de détruire leurs titres; car ces sacrifices profiteraient à l'Italie et non au Saint-Siège. Les coupons qui auraient déjà été détachés dans l'intention d'être offerts au Souverain-Pontife et qui ne pourraient plus être rapprochés de leurs titres, devront être envoyés le plus tôt possible au gouvernement pontifical afin d'être compris dans le règlement de compte qui suivra nécessairement la convention financière. » (Le Monde.)

Bulletin Agricole

Une chose qu'on ne sait pas assez dans les campagnes, c'est qu'il y a des établissements où l'on apprend l'agriculture comme il y en a où l'on apprend les arts et métiers. Les fils de propriétaires, de fermiers, en sortant de la classe ou du collège, vont à Grignon, à la Saussaie, à Grandjouan, de même que leurs camarades, fils de commerçants ou d'artisans, vont à Châlons, à Angers, à Nancy, à la Flèche. Au bout de trois ou quatre ans passés plus au grand air vivifiant que dans les salles d'étude et le nez dans les livres, voilà des gaillards qui rentrent chez leurs parents avec un diplôme de cultivateur. Ne soyez pas en peine de

leur avenir. Tandis que d'autres, jouant des coudes et du chapeau, cherchent des places ou de la clientèle, on vient leur offrir, à eux, d'entrer avec de bons appointements dans tel domaine ou dans telle métairie. Ils y achèvent l'apprentissage rude et sain de la vie agricole. Plus tard vous les trouverez au milieu de l'aisance domestique et de la considération publique. Ils entreront dans les Conseils municipaux et au Conseil général. Plusieurs ceindront l'écharpe de maire. Il en est même que le suffrage universel enverra au Corps législatif. S'ils n'y sont pas avec les plus jaseurs, ils y seront avec les plus économes et les plus judicieux. Il est enfin venu le temps de la France rurale.

Si bien venu qu'à l'heure qu'il est ce qu'on appelle à Paris le monde des affaires s'occupe spécialement des questions de blé, de vin, de bétail, etc. On reconnaît, et ce n'est pas dommage, que les bonnes récoltes font tout marcher, tandis que les mauvaises arrêtent tout. La denrée a un prix sortable, ni trop bas au détriment du producteur, ni trop élevé au préjudice du consommateur, puis la paix au dehors et la sécurité à l'intérieur : ayez cela et vous pourrez laisser s'agiter les ambitieux et piailler les argoteurs.

Quant à ce qui est des céréales, la situation se maintient.

Les arrivages en bétail continuent d'être considérables, tant à Paris que sur les foires et marchés des départements. On se féliciterait de cette situation si elle n'avait pour cause principale la cherté du fourrage, qui conduit beaucoup de cultivateurs à se défaire prématurément de leurs élèves. Lundi, à La Vilette, 2,775 bœufs, prix moyen 1.58 (le kil.); moutons 18,521, prix moyen 1.50. — Jeudi, 2,514 bœufs, prix moyen 1.34; 13,511 moutons, prix moyen 1.50; 4,022 porcs; prix moyen 1.38. Le marché de Poissy a reçu cette semaine 488 bœufs et 2,816 moutons qui se sont placés facilement et dans des prix sortables.

VINS.

C'est le cas de dire que le feu est aux caves et aux celliers. De tous côtés arrivent les acheteurs et, ce qui est un très bon signe, surtout les acheteurs étrangers. On veut du nouveau pour le garder et du vieux pour le boire. Ce que voyant, le producteur ici, le négociant là-bas, tiennent les prix raides. On devait d'autant mieux s'y attendre que si la qualité est partout supérieure, la quantité fait défaut dans beaucoup de vignobles.

Pour extrait : A. Layout.

CALENDRIER DU LOT.

Table with 3 columns: DATE, JOURS, FÊTE. Rows include 22 Jeudi s. Géraud, 23 Vendr. t. s. r. J. de N. Ssepts, 24 Samedi s. Raphaël.

Chronique locale.

CÉRÉMONIES

DE LA CONSÉCRATION DES ÉGLISES

A l'occasion de la consécration de l'Eglise du Grand Séminaire de Cahors, nous croyons être agréable à nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux un aperçu des principales cérémonies de la consécration des Eglises. — Nous empruntons le résumé suivant de ces cérémonies à un ouvrage de l'abbé Guillois, ouvrage approuvé par plusieurs Cardinaux, Archevêques et Evêques.

L'usage des dédicaces est très-ancien. Il est parlé dans l'Ecriture de la dédicace du tabernacle, de la dédicace du premier et du second temple, etc. — L'Eglise de Jésus-Christ, obligée par la crainte des persécutions, de célébrer avec le plus grand secret ses mystères redoutables, ne put, pendant les trois premiers siècles, consacrer publiquement et solennellement des temples au Dieu trois fois saint qu'elle adorait; mais à peine fut-elle libre, sous Constantin, qu'elle s'empressa de la faire avec tout éclat et la magnificence que sa piété et son zèle lui suggéraient. Ce fut Constantin lui-même qui lui en donna l'occasion. Ce prince fit bâtir à grands frais une église magnifique sur le mont Coelius, dans le palais de Latran. Cette église, la première du monde en dignité, porta le nom de son auguste fondateur : on l'appela la Basilique Constantinienne. Elle conserva néanmoins son ancien nom de Latran. C'était le nom d'un illustre Romain qui avait fait construire ce palais du temps des empereurs païens. Enfin, on la nommée Saint-Jean-de-Latran. — Le pape Saint Sylvestre dédia cette fameuse basilique avec toute la pompe imaginable. Il consacra de même, quelque temps après, la basilique des apôtres, que le même empereur avait fait construire à ses frais.

Depuis cette époque, la dédicace des églises devint générale et se fit partout avec la plus grande solennité. Ordinairement la fête durait huit jours; les évêques y venaient de fort loin et en grand nombre; ils prêchaient et expliquaient au peuple, qui y accourait en foule, ce qu'il devait faire pendant ces augustes cérémonies, les prières qu'il devait offrir à Dieu pour la paix de l'empire, pour l'empereur, etc.

Toute église doit être au moins bénite, et cette bénédiction peut être faite par un simple prêtre, avec la permission de l'évêque. Mais la dédicace ou consécration d'une église est une fonction propre à l'évêque. Il s'y prépare par le jeûne, pour montrer combien l'action qu'il va faire est importante. Aucune cérémonie de la religion n'est aussi longue ni aussi imposante; nous n'en dirons que quelques mots. L'évêque bénit d'abord l'eau et le sel; il en fait ensuite l'aspersion sur lui-même, sur le clergé, sur le peuple et sur les murs de l'église, et trois fois en dedans; et cela pour se purifier lui-même, afin d'être plus digne de consacrer la maison du Seigneur, pour sanctifier le clergé et le peuple et pour bannir le démon de l'enceinte où Dieu va habiter. Il fait ensuite avec sa croce le signe de la croix sur le seuil de la porte principale; puis il trace sur deux traitées de cendres, qui sont faites en forme de croix, d'un bout de l'église à l'autre, les lettres de l'alphabet grec et latin; en sorte que la première et la dernière lettre de l'alphabet soient à l'un des coins du temple. Cette cérémonie marque la réunion dans le sein de l'église, par la vertu de la croix, du Grec et du Barbare, quoique divisés par la langue et par les mœurs. Ce double alphabet signifie les éléments de la foi catholique que, dans l'une et l'autre église, on apprend aux enfants et aux néophytes. L'évêque ne trace point l'alphabet hébraïque, parce que les Hébreux avaient abandonné la foi. La croce ou bâton pastoral dont il se sert est le symbole de la doctrine des apôtres, à la prédication de laquelle les gentils se sont convertis. D'autres croix, au nombre de douze, ont été imprimées sur les piliers ou sur les murs de l'église, afin qu'à cette vue les démons effrayés prennent la fuite et n'osent plus approcher d'un lieu qui va devenir la demeure de Dieu, et aussi pour marquer le triomphe de Jésus-Christ, dont les croix sont les étendards. L'évêque les consacre avec le saint chrême; il sépare ainsi ces objets de la masse des créatures communes, et avertit les fidèles que ce temple n'appartiendra plus qu'à Dieu. On allume les cierges; cette maison n'est plus la maison des ténèbres, mais de la lumière; et ceux qui y viendront prier apprendront par là qu'ils ne sont point les enfants des ténèbres ni de la nuit, mais de la lumière et du jour, et que, par conséquent, ils ne doivent point s'endormir comme les autres, mais toujours être sobres et veiller.

Cette imposante cérémonie se termine par le saint sacrifice. C'est sur le nouvel autel que l'évêque prononce les paroles mystérieuses qui ouvrent le ciel, et qui y font descendre le fils de l'Eternel.

On ne peut pas dédier une église en l'honneur d'un bien heureux, mais seulement en l'honneur d'un saint canonisé ou dont le nom se trouve dans le martyrologe romain.

CONSÉCRATION.

DE LA CHAPELLE DU SÉMINAIRE.

Empressés de répondre à l'appel de leur vénéré collègue, notre bien aimé pontife, Son Eminence Mgr le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, Mgr Lacarrière, ancien évêque de Bordeaux-Terre (Guadeloupe), Mgr Ramadié, évêque de Perpignan, étaient arrivés lundi dans la soirée. Seul Mgr l'archevêque d'Albi manquait. Une indisposition subite avait arrêté le vénérable métropolitain en route déjà pour Cahors. Un temps affreux faisait craindre que la cérémonie du lendemain ne pourrait pas déployer ses pompes et offrir à notre population son imposant spectacle. Ces craintes ne se sont point réalisées et un temps magnifique a succédé mardi aux tempêtes de la veille. Aussi le programme de la fête a-t-il pu être entièrement rempli. A huit heures la procession est sortie de l'évêché, le Séminaire marchait en tête, suivi du nombreux clergé accouru de tous les points du diocèse pour assister à une cérémonie que lui rendaient chère les touchants souvenirs rattachés à l'église, objet de la consécration.

A la suite venait le chapitre de la cathédrale, enfin leurs Grandsseurs Mgr l'évêque de la Basse-Terre, Mgr l'évêque de Perpignan, prélat consacrateur, Mgr l'archevêque de Chalcédoine et Mgr l'évêque de Cahors. Son Eminence le cardinal archevêque de Bordeaux présidait toute la cérémonie et fermait la marche. La procession a longé le Palais de justice, a descendu le Boulevard et par la Chartreuse s'est dirigée vers le Séminaire. Des guirlandes de buis, artistement disposées et un magnifique arc de triomphe, décoraient la belle avenue de cet établissement. Une foule nombreuse se pressait partout sur le parcours de la procession et manifestait ainsi combien notre cité était touchée de l'honneur que lui procurait Monseigneur, de posséder dans ses murs ces vénérés pontifes, et en particulier l'éminent prince de l'Eglise que ses nombreux travaux, son zèle infatigable et son dévouement si efficace à la chaire de Pierre, rendent si cher à tous les bons catholiques. Chacun aimait à contempler ces traits empreints de tant de douceur et de bonté et dont soixante-treize ans déjà passés n'ont pu altérer l'éclat et la vigueur.

Dès l'arrivée de la procession, Mgr l'évêque de Perpignan a commencé d'accomplir les rites sacrés de la consécration de l'Eglise. Son Eminence s'étant réservée la consécration de l'autel et la messe pontificale. Lorsque le moment est arrivé, Elle s'est rendue processionnellement au lieu où étaient

déposées les reliques des martyrs destinées à être enfermées dans l'autel et le cortège s'est mis en marche vers l'Eglise dont il a fait le tour autant que le permettait la disposition des lieux. M. le comte Murat, député; M. le Préfet du Lot; M. le Maire de la ville; M. l'Architecte diocésain, suivaient le cortège sacré et ont assisté à tout le reste de la cérémonie.

Tandis que Mgr de Perpignan continuait la cérémonie de la consécration de l'Eglise et faisait les onctions sur les douze croix peintes sur les murs, son éminence consacra l'autel; il était déjà onze heures lorsque cette cérémonie a été terminée. La messe pontificale a alors commencé et à l'évangile, son éminence a prononcé une homélie qu'on a regretté de ne pouvoir entendre à cause de la trop grande sonorité de l'église.

A trois heures et demie l'infatigable cardinal a présidé les vêpres.

Mgr Lacarrière est monté en chaire. Nous ne pouvons offrir qu'une analyse bien pâle et bien écourtée de ce discours qui a si vivement intéressé le nombreux auditoire pressé dans la chapelle devenue trop petite pour contenir tous ceux qui auraient voulu entendre l'éloquent pontife.

Mgr, dans le langage tout à la fois touchant et imagé, dont Sa Grandeur a le secret, a fait ressortir d'abord les magnificences de la création, les splendeurs de ce temple que Dieu s'est donné par un acte de sa toute puissante volonté : « Qui, nous a dit l'éloquent Pontife, le ciel et son armée d'innombrables étoiles, le ciel avec les splendeurs de son soleil, cet univers tout entier est le temple de Dieu, le seul digne de lui. Et ce temple convenait à l'homme tel que Dieu l'avait fait, à cet homme que la grâce divine faisait grand, à cet homme qu'elle rendait si capable de lire dans ce livre sublime où Dieu s'est peint lui-même en traits si magnifiques. Mais l'homme est tombé, mais l'homme est devenu petit, mais l'homme n'a plus eu ce regard pénétrant qui lui permettait de voir si haut et si loin; il lui a fallu des temples moins proportionnés à sa faible vue si diminuée et qui rapprochaient de lui ce Dieu qu'il ne savait pas aller chercher dans les sublimes hauteurs. De là la nécessité, partout sentie, de lieux spécialement consacrés au culte et où la présence de Dieu fut rendue plus sensible. Aussi l'Eglise a-t-elle voulu que les lieux destinés au culte fussent consacrés avec la plus grande solennité et que ses prières appelassent l'abondance des grâces divines sur ceux qui iraient chercher consolation et lumières dans les temples sacrés. »

Sa Grandeur a rappelé que le temple nouvellement consacré était placé sous l'invocation de S. Vincent-de-Paul, de ce saint, voisin de notre âge et dont nous rencontrons partout et toujours vivantes, les œuvres si multipliées et si fécondes; elle a félicité les jeunes séminaristes de pouvoir abriter leur jeunesse dans un temple placé sous le patronage d'un saint qui est un si puissant modèle de la vie sacerdotale, et dans un temple désormais enrichi de toutes les grâces d'une consécration solennelle.

Elle a félicité à son tour, la population de Cahors d'avoir ce lieu de prières et la remerciée de son attitude et de son sympathique empressement; elle a trouvé des paroles éloquentes pour faire ressortir les qualités qui distinguent ses vénérés collègues et en particulier elle a rappelé les innombrables travaux de l'éminent cardinal, toujours prêt pour de nouveaux labeurs, lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Après le sermon, Mgr Ramadié a donné la bénédiction du Très saint sacrement et clos ainsi les magnifiques cérémonies dont Cahors conservera un reconnaissant souvenir.

Restauration de l'église du Séminaire.

La restauration intérieure nous a paru bien conçue et habilement exécutée.

A raison de l'insuffisance des six fenêtres et dans le but de réhausser en même temps le Sanctuaire, l'architecte a eu l'heureuse pensée d'ouvrir dans le mur du chevet une rosace en pierre à jour, de 3 mètres de diamètre. — Cette rosace concourt en effet, très judicieusement à la décoration du fond de la chapelle.

Les fenêtres et la rosace sont garnies de vitraux peints à personnages qui ont été fournis et dessinés par M. Chalom, verrier à Toulouse.

Les parois des murs et des voûtes, à l'intérieur, ont été couvertes de peintures décoratives, à la manière du XIVe siècle.

Le Sanctuaire a été traité avec juste raison, avec plus de magnificence que les deux autres travées de la chapelle. — Sa décoration polychrome se compose de linteaux avec arcatures et voiles et d'un fond uni avec monogrammes au-dessus, le tout relevé par des ors sobrement appliqués. — L'ensemble en est heureusement conçu, bien accentué et traduit dans une tonalité harmonique.

Ces peintures murales ont été exécutées avec goût et intelligence par notre compatriote M. Calmon, fils.

Dans la série des arcatures du chevet, à droite et à gauche de l'autel, se déroulent les portraits en pied de dix évêques canonisés du diocèse de Cahors. — Ces personnages tous peints à l'huile mate, sur un fond gris d'une nuance bien sentie.

Cette partie de l'œuvre est sans contredit la plus intéressante, car sa valeur artistique est incontestable. Les têtes, les mains, les vêtements et les attributs décèlent des études sérieuses.

Le modelé en est peu sensible et bien ménagé. — Les personnages se détachent sur le fond sans ressortir. — L'attitude

en est calme, soutenue et les figures empreintes d'un sentiment mystique non exagéré. Ces peintures sont dues au pinceau de M. Giraud Emile, du Puy (Haute-Loire), connu par des nombreux travaux d'art et surtout par un tableau représentant la bénédiction de la statue de Notre-Dame de France.

Cette grande toile achetée par le Comité de l'œuvre a été placée dans la Cathédrale byzantine dans cette ville.

Monseigneur l'Evêque de Cahors a chargé, dit-on, M. Giraud de compléter la série des arcatures du chevet par le Christ béni flanqué de St-Pierre et du premier apôtre du Quercy.

Il est probable qu'en 1869, on couronnera l'œuvre de restauration de cette chapelle par la substitution d'un carrelage historié au dallage actuel mélangé de pierre et de brique.

Quant au nouvel autel, ses dimensions, ses proportions et sa décoration nous ont paru en parfaite harmonie avec la chapelle ainsi restaurée.

Ses dispositions et son ornementation en sont de bon goût et la perfection de l'exécution fait honneur à M. Calmon, fils.

Cette entreprise conçue et provoquée par notre éminent Prêlat a été dirigée par M. Tourette, architecte diocésain, avec la collaboration de M. Toulouse, son adjoint, et poussée avec une activité inaccoutumée. Six mois ont suffi pour exécuter ces importants travaux. Constatons que cette œuvre a permis de mettre en relief les connaissances pratiques de plusieurs de nos entrepreneurs locaux et entr'autres MM. Chansarel, charpentier; Cubaynes, menuisier; Coutrix, plâtrier; Dussant, sculpteur.

Il vient d'être adressé des éloges, au nom de l'administration, à la demoiselle Julie Lagarrigue, de St.-Cirq-Lapopie, à raison du dévouement dont elle a fait preuve, le 21 septembre dernier, en retirant d'un puits son jeune frère Cyprien, qui y était en danger de périr.

AVIS. — Le public est prévenu que par suite de la crue exceptionnelle qui vient d'avoir lieu, 27,000 traverses déposées à Caplencac, et appartenant à la compagnie d'Orléans ont été entraînées par les eaux. Ces traverses étaient destinées à la ligne de Cahors à Libos.

Il importe de rappeler que les riverains n'ont aucun droit à s'approprier ces traverses, et qu'il est du devoir de ceux qui les recueilleraient, d'en faire la remise aux agents de la Compagnie. Ceux qui refuseraient de se conformer aux injonctions qui leur seraient faites à cet égard seraient poursuivis.

Nous apprenons que le pont du chemin de fer de Puy-l'Evêque, dont les travaux touchaient à leur fin, vient d'être presque entièrement emporté. — Le pont de Lacrose a aussi quelque peu souffert.

L'INDÉPENDANT RENIANT SES DIEUX

L'INDÉPENDANT :

La divinité que nous encensons est celle qu'on adorait les plus beaux génies dont s'honore l'humanité; celle qui fait bondir le cœur de tous les hommes que n'ont point gangrenés la corruption et le servilisme; celle qui n'ose pas attaquer ouvertement ses plus acharnés ennemis, malgré leur cynique impudence, effrayés qu'ils sont par son éclatante majesté; celle enfin vers laquelle les sociétés modernes tournent tous leurs regards pleins de desirs: elle est fille du progrès et de la civilisation: elle s'appelle la Liberté!

Voilà notre Messie.

LA VOIX DU PAYS :

On nous écrit :

« L'Indépendant se dit indépendant et libéral. Il ne connaît pas même les premiers éléments de la Liberté. Il croit avoir le monopole de la pensée et de la vérité. Il refuse aux autres le droit de penser et le droit de manifester sa pensée. Ce sont pourtant là les deux libertés primordiales, principes de toutes les autres. Les hommes de la trempe du Rédacteur de l'Indépendant, avec leur sot orgueil et leur grossier langage, sont les pires des despotes. »

L'INDÉPENDANT :

Faisant passer les intérêts du peuple avant toutes les questions secondaires de dynastie et de convenances personnelles, nous demandons, le cas échéant, que la France se donne un gouvernement calqué sur celui des Etats-Unis, car nous croyons fermement que la forme républicaine, lorsqu'elle est possible, est

celle qui convient le plus à la dignité des peuples, celle qui leur offre le plus de garanties et tient le plus compte de leurs droits primordiaux.

Tous nos vœux seraient donc pour elle.

A ce mot de République, les DIX-SEPT de l'Indépendant ont dû tressaillir trois fois :

LIBERTÉ ! ÉGALITÉ ! FRATERNITÉ !

Épargnez donc vos Maîtres, renversant confrère!

Et aussi quelque peu la mémoire du peuple...

Hier, vous applaudissiez à « l'écroulement d'un Trône vermoulu et rongé par tous les vers du vice » et la passion de vos bravos mettait à jamais sur leurs gardes la plupart de vos fervents lecteurs.

Aujourd'hui, vous hissez impitoyablement vos DIX-SEPT au balcon de l'Hôtel-de-Ville, et vous criez à la foule : Voici la meilleure des Républiques!!!

Nous la connaissons celle-là!

Les DIX-SEPT de l'Indépendant, coiffés du bonnet phrygien et chantant la Marseillaise!.....

C'est à mourir de rire, ma parole!

LOUIS LAYTOU

Nous lisons encore dans l'Indépendant :

Nous ne répondons pas autrement aux pasquinades du Journal du Lot. Cela ne surprendra pas ce facétieux Journal, car nous l'avons déjà prévenu qu'il ne pouvait nous convenir de nous transformer en Paillasse pour nous mettre à son niveau.

A. E. M.

Pas de fausse modestie, confrère; à chacun ses petits talents.

Trois semaines et plus d'exercices remarquables, vous ont trop bien mérité le titre de Bilboquet, pour que vous en perdiez aujourd'hui le bénéfice.

Ah! n'est pas brillant Paillasse qui veut; et quand on met au service d'une sainte cause... le joli vocabulaire que vous savez, amusant confrère, il serait bien cruel de se voir méconnu.

De grâce, pas de remerciements, où je me fâche.

L. L.

Fête agricole de Vayrac.

Le dimanche 27 septembre, le comice de la circonscription de Vayrac conviait les agriculteurs de la région à une fête, véritable fête de famille, puisqu'il s'agissait de couronner ceux d'entre eux qui s'étaient distingués dans les luttes pacifiques de l'agriculture.

La population avait répondu à l'appel, et la foule était grande.

Le temps, dès le matin, semblait nous réserver un beau jour, et tous les visages paraissaient contents, parce que le peuple sait par intuition que là où ces sociétés agricoles fleurissent c'est une preuve manifeste que l'union, l'harmonie, régnent entre ceux qui sont à la tête du pays par la fortune et l'intelligence; et ce même peuple sait aussi que la concorde seule produit le bien.

Sous le point de vue essentiel, selon moi, de cet échange d'idées et de sentiments, la fête a été complète; et là doit être la grande récompense de tous les membres de la Société, que l'amour du bien public anime et soutient.

A midi, un banquet avait réuni les membres du comice, qui se rendirent ensuite à l'Hôtel-de-Ville, pour attendre l'heure fixée pour la distribution des primes.

A trois heures, le comice prit place sur l'estrade qui avait été dressée en avant de l'Hôtel-de-Ville, et où, par une heureuse inspiration, on avait réservé des places pour les dames qui s'y trouvaient en grand nombre.

Les organisateurs de la fête avaient eu là une idée très heureuse; car une fête est-elle complète si la femme, cette fleur de la création, en est exclue.

La séance était présidée par M. Labroue, maire de Bétaille, remplaçant, en sa qualité de vice-président, M. d'Aupias, qu'un deuil de famille retenait, ce jour-là, éloigné de cette réunion.

M. le Président, ayant ouvert la séance, M. le Secrétaire du comice se leva et dit :

« A cette fête, véritable fête de famille pour les agriculteurs de la circonscription, il manque quelque'un, c'est l'honorable président du comice, qu'un deuil particulier tient aujourd'hui éloigné de nous.

« Nous le regretterons tous, car nous aimions à voir cette figure noble et franche présider cette réunion; mais sa place sera dignement occupée par un homme que nous aimons, et que nous honorons tous au même titre.

« A M. le Président du comice fut revenu l'honneur de vous retracer les travaux de la Société. Il vous eût parlé du mérite des engraisseurs

de la région, de l'habileté de tous ces laboureurs qui, en grand nombre, répondent à l'appel que nous leur adressons.

« Au nom du comice, il n'aurait pas manqué de remercier les deux instituteurs qui, sur nos invitations, ont bien voulu organiser l'enseignement agricole dans leurs écoles.

« Il eût fait ressortir ici, tout l'avantage qui résulterait pour notre pays, de cette diffusion de la science agricole qui, seule, peut retenir dans les campagnes les populations rurales.

« Au nom du pays tout entier, il aurait pu aussi vous remercier, Messieurs, de votre empressement à vous rendre aux réunions, et vous engager, avec toute l'autorité qui s'attache à sa parole, à continuer votre œuvre en y portant, si c'est possible, plus d'ardeur et de dévouement.

« Quant à moi, Messieurs, j'accomplirai la tâche que je m'étais imposée.

« L'année dernière, à pareille époque, le comice de Vayrac donnait sa première fête.

« Nous pouvons l'avouer, les circonstances n'étaient pas favorables : la récolte avait été mauvaise, et alors nous avions en perspective, les misères et les souffrances inséparables d'une année de cherté.

« Dans ces conditions, d'autres auraient pu hésiter, et attendre des temps meilleurs pour ouvrir cette série de jours de réjouissances; pour nous, nous n'hésitâmes pas, parce que dans notre esprit ce jour n'est pas un jour accordé à l'oisiveté; c'est au contraire un jour où nous venons glorifier le travail, et le travail dans son expression la plus étendue, le labeur agricole consacré à fournir aux peuples leurs substances premières.

« Et, dans quels temps, Messieurs, est-il nécessaire de glorifier, encourager le travail, si ce n'est dans ces moments difficiles où le découragement serait un véritable désastre public, et nous constituerait traités à la patrie.

« Mais, si alors il nous a été permis de le faire, combien notre tâche est-elle plus douce, plus agréable aujourd'hui, que nous voyons partout autour de nous, des visages souriants, et souriants à bon droit, parce que la Providence a daigné accorder à la France une abondante moisson.

« Notre fête sera donc une fête complète, puisqu'aucun nuage n'obscurcit l'horizon; mais il faut aussi, qu'en ce jour, une voix se fasse entendre, et prononce de ces paroles qui élèvent le cœur et l'esprit de l'homme, en lui faisant entrevoir le but suprême de tout travail humain.

« Je choisis donc pour sujet de cette courte allocution, ce mot, qui est et qui doit être toute la vie de l'homme : le travail.

« Et en traitant ce sujet, je puis l'avouer, je suis à l'aise, car je parle en présence d'un peuple qui aime le travail.

« Oui! nous pouvons le dire bien haut, sans crainte d'être contredit, nos populations honorent, estiment les hommes utiles et méprisent ceux qui ne font rien; eh bien! tant mieux. Un peuple qui a de pareils sentiments est un peuple qui a de la vie, et n'est pas indigne de porter le nom français.

« Le travail, Messieurs, c'est la vie de l'homme; c'est par lui, seulement par lui, que l'homme accomplit sa loi et grandit à ses propres yeux, en contribuant, pour sa part, à cette harmonie universelle du monde, où il n'occupe sa place et ne remplit son rôle que par le travail.

« Aussi l'harmonie divine qui préside à tout, ne voulant pas que l'humanité se laisse aller à la dérive, a-t-elle permis que l'observation de cette loi fût pour l'homme la source de tous les biens, et son infraction la source de tous les maux.

« Ce qui fait, que le travail ne donne pas seulement la santé au corps, mais il la donne surtout à l'âme.

« Oui, l'âme de celui qui ne fait rien, de l'être inutile, cette âme, dis-je, ne peut pas être forte parce qu'il lui manque ce qui constitue la source de toute force morale, le sentiment de sa propre valeur; et le défaut d'estime dans une âme, entraîne l'intelligence dans toutes sortes de dégradations.

« Mais, je le remarque, je me laisse entraîner par mon sujet, et j'oublie peut-être que c'est surtout du travail agricole dont je dois parler.

« Le travail de l'agriculteur, Messieurs, doit être intelligent; il doit être aussi incessant, constant, opiniâtre.

« Et d'abord, il doit être intelligent : il ne suffit pas que le bras conduise la charrue, qu'il soit robuste, habile à la diriger, il faut surtout que l'intelligence gouverne le bras.

« Pendant bien des siècles, en France, le travail de l'agriculteur ne fut pas intelligent, et alors, tout languissait, tout se mourait, parce qu'une agriculture florissante est la base essentielle d'un Etat puissant.

« Mais aujourd'hui tout a changé.

« Nous savons tous que la comme ailleurs, plus peut-être qu'ailleurs, il faut de l'intelligence pour réussir sur ce théâtre immense où s'exerce l'activité de l'homme.

« Et jugez, Messieurs, de l'intelligence de l'agriculteur?

« Quelle ne doit pas être sa science pour connaître cette terre qu'il remue tous les jours, et qu'il a tout intérêt à modifier, transformer à sa guise, s'il veut être fort dans cette lutte qu'il lui livre tous les jours?

« Quel jugement sûr ne doit-il pas posséder pour se déterminer promptement, dans toutes les circonstances où les variations de la température et les exigences du marché, viennent compromettre ses premières combinaisons, et exigent de lui qu'il en forme de nouvelles?

la base d'une bonne ou mauvaise spéculation?

Je ne fais ici qu'effleurer légèrement une partie des qualités qu'exige impérieusement cet état, et vous pouvez apprécier ainsi toutes les aptitudes les plus diverses que doit posséder l'agriculteur.

« N'est-ce pas le cas de répéter ici cette parole de Turgot :

« Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. »

« Le travail de l'agriculteur doit être aussi, incessant, constant, opiniâtre; il ne suffit pas d'entrevoir les améliorations que réclame tel ou tel domaine, et de se mettre à l'œuvre un jour pour les abandonner l'autre; non, le succès ne répond qu'à celui qui a de la persistance, qui travaille chaque jour à l'édifice qu'il veut élever, et que rien n'arrête dans la marche qu'il s'est tracée.

« Voyez ce que fait le général expérimenté sur qui repose la sécurité de tout un peuple? Dans les temps de paix, quand rien ne menace la frontière, il ne reste pas inactif; c'est alors qu'il rassemble, dans de vastes camps, ses soldats épars, et là, il les habitue aux fatigues de la guerre, pour les rendre robustes, et en faire des soutiens intrépides de la patrie dans les jours de dangers.

« Eh bien! l'agriculteur doit agir de même, c'est dans les années de paix qu'il doit se préparer à la guerre.

« Et les années de paix, pour lui, ce sont les années qui ressemblent à celle que nous traversons : le soleil resplendit toujours, ses rayons bienfaisants bonifient la terre; les mauvaises herbes disparaissent facilement; les récoltes se rentrent sans peine; tous les frais généraux d'exploitation sont diminués, et toute la nature semble dire alors à l'agriculteur : « Repose-toi ! »

« Les années de guerre pour lui, ce sont celles où il pleut toujours; alors, la terre saturée d'humidité, est rebelle à toute culture, les herbes parasites envahissent les champs. Les récoltes de toutes sortes sont compromises par les pluies persistantes; les fumiers eux-mêmes sont lavés, détériorés, et ne peuvent produire tous leurs effets; tout alors dans la nature, conspire contre l'agriculteur, et si d'avance il n'a pas fait provision de force et de courage, il est vaincu.

« Il faut donc qu'il imite la prévoyance du général dont je parlais tout à l'heure, il faut que dans les années de paix, il défronce ses terres, draine ses champs humides, soigne ses labours, pour que les mauvaises semences ne se répandent pas sur ses terres; il doit aussi augmenter, mieux soigner ses fumiers, pour que sa terre, bien nourrie, résiste au contre-temps, à l'espèce de guerre enfin que lui livre la nature.

« Vous le voyez, c'est par le travail, toujours par le travail que l'homme arrive au bien, qu'il conquiert la richesse et rend sa patrie puissante.

« Voulez-vous savoir ce que deviennent les peuples qui abandonnent la voie du travail pour se livrer à l'oisiveté, regardez l'Espagne : autrefois elle était riche et prospère; mais un jour, jour à jamais néfaste pour elle, elle se dit, dans l'égarément d'un orgueil insensé : « Je suis riche, mes coffres regorgent de l'or que m'envoie l'Amérique, je puis me reposer, les autres peuples fourniront à mes besoins. »

« Elle parlait ainsi, et se mit à agir de même; le travail fut mis de côté, c'était chose facile; mais l'Amérique venant un jour à cesser ses envois d'or, elle devint vite pauvre, et bien pauvre. Il y a deux cents ans de cela, et depuis elle languit, se débat dans les angoisses de l'agonie, cherchant parfois à remonter le courant; mais c'est pour elle une œuvre de géant, bien au-dessus de ses forces, car il en est du goût du travail comme de l'honneur, quand on l'a perdu, il n'est pas facile de le reprendre.

« N'imitons pas ce peuple, Messieurs; que notre France soit toujours la patrie des braves, et on peut être brave ailleurs que sur les champs de bataille de la guerre; on peut l'être aussi sur les champs de bataille de la paix, et les lauriers qu'on peut y cueillir, coûtent moins cher à l'humanité.

« Et vous, Mesdames, qui êtes venues ici rehausser l'éclat de cette cérémonie, et lui donner, par votre présence, un charme tout particulier, permettez-moi de vous demander votre appui, dans cette œuvre civilisatrice en faveur du travail.

« Les dames romaines qui n'avaient pas plus de patriotisme que vous, qui êtes françaises, les dames romaines, dis-je, lorsque l'armée revenait de la guerre, si quelques soldats avaient été lâches en présence de l'ennemi, elles les frappaient de verges, pour leur imprimer un caractère indélébile de mépris.

« Eh bien! faites de même à l'égard de ceux qui ne font rien, de ces êtres inutiles, véritables parasites de l'ordre social; ce sont eux les ennemis de la patrie, les vrais lâches de l'armée nationale, car ils l'attaquent dans la source même de sa richesse et de sa puissance.

« Je ne vous dirai pas de les frapper de verges, ce n'est ni de notre temps ni dans nos mœurs; mais je vous dirai : Déversez sur eux votre mépris, et votre mépris sera quelque chose qui ne s'effacera pas.

« Aujourd'hui que tout sollicite l'homme, que les mille séductions d'une civilisation avancée l'entraînent vers le plaisir et la dépense, on peut dire qu'à l'avenir les familles ne se maintiendront que par le travail.

« C'est à vous si vous voulez voir vos familles riches et prospères, d'inspirer de bonne heure à vos fils l'amour du travail et l'horreur de l'oisiveté.

« Soyons donc tous les apôtres de cette grande idée, que notre vie soit toute remplie par le travail; la famille le veut, la patrie l'ordonne, et l'histoire de l'humanité tout entière proclame que

ce n'est pas impunément qu'on méconnaît cette loi. »

Les prix sont ensuite distribués dans l'ordre suivant :

Enseignement agricole.

Une prime de 25 fr. est accordée à titre de gratification à chacun des deux instituteurs qui ont bien voulu organiser l'enseignement agricole dans leurs écoles, ces Messieurs sont :

M. Périer, instituteur public à Bétaille, qui a préparé une vingtaine d'élèves;

M. Barbier, instituteur privé à Vayrac, qui a préparé huit élèves et qui a joint à l'enseignement oral, une sorte d'enseignement pratique sur la propriété de M. Du Bousquet.

Ces deux instituteurs ont bien mérité du pays, qu'ils reçoivent ici un hommage public rendu à leur dévouement.

Les récompenses données aux élèves l'ont été dans l'ordre suivant :

- 1er Prix : MM. Renaud, Julien, de l'école de Bétaille. Mourillon, Amédée. Gourdeau, Isidore de l'école de Vayrac. Briat, Antonin. 2e Prix : MM. Moulin, Henri, de l'école de Vayrac. Beynac, Justin. Lafon, Antonin. Pourtanel, Jérémie, de l'école de Bétaille. Causse, Léon. Padirac, Joanné. Sourdoure, Anselme. Lacambre, Jean. Bourges, Jules. Fontanel, Henri. Conderc, Baptiste.

Chaque élève a reçu une somme d'argent et un volume d'agriculture.

Concours de labourage, tenu à Bétaille, le 4 septembre. — 14 concurrents. — Travail très bien exécuté.

- 1er Prix ex-æquo : MM. Cennac, de Vayrac. 20 fr. Lasfargues, de Mézels. 20 Bourdon, aux Escouanes. 20 Bouyssou, à Bétaille. 20 2e Prix ex-æquo : MM. Blanchet, cadet, de Bétaille. 10 Périnet, de Lachapelle-aux-Saints. 10 Arubold, de St-Denis. 10 Brullasse, de Lachapelle-aux-Saints. 10 Deynac, de id. 10 Blanchet, aîné, de Bétaille. 10

Concours de moutons gras, tenu le 17 février à Vayrac.

- 1er prix. — Beynet, Paul, à Saillac. 30 2e prix. — Jugie, Pierre, à Saillac. 20

Concours de moutons gras, tenu à Puybrun, le 27 février.

- 1er prix. — Teulière, François, de Puybrun. 25 2e prix. — Darnis, François, id. 15

Concours des bœufs de travail de 2 à 3 ans, tenu le 1er mars, à Vayrac.

- 1er prix. — Vayssières, à Tauriac. 20 2e prix. — Calles, à Tauriac. 15 3e prix. — Chateau, à Bétaille. 10

Concours de bœufs d'attelage âgés de plus de 3 ans, tenu le 1er août à Vayrac.

- 1er prix. — Laville, à Condat. 30 2e prix. — Labrue, laboureur chez M. Du Bousquet. 20

Concours des bœufs gras.

- Prix unique, le 17 mars à Vayrac, au bouvier de M. de Briat, de St-Palavy. 40 Prix unique, le 27 mars à Puybrun, à M. Chassaing, de Billac. 40

Concours du 17 avril.

- 1er prix. — Gary, à Cavagnac. 50 2e prix. — Cances, bouvier de M. Du Bousquet. 30

Le comice de Vayrac a traversé la crise la plus dangereuse, la première période de formation; et il entre maintenant dans la grande période de son plus grand développement, celle où il pourra rayonner tout à son aise, et vivre d'une vie large et complète.

Il a déjà fait ses preuves, et tout semble lui promettre la destinée la plus brillante.

Aux yeux qui, dominés par des sentiments étroits de rancune et de jalousie à l'égard de quelques personnes, voulaient l'empêcher de vivre ou le retenir dans les langes de l'enfance, il a répondu en méprisant ces attaques et cherchant surtout la considération publique, par le bien qu'il répand autour de lui.

C'est ainsi qu'une société, image parfaite de l'homme lui-même, en temps qu'être individuel, a ses conditions de développement et de prospérité; pour elle comme pour lui, il n'y a qu'une voie qui soit la bonne, c'est celle qui consiste à faire le bien malgré et contre tous, soutenu surtout par le sentiment du devoir.

C'est là, pour toute société collective, comme pour tout être individuel, le seul point de vue où il soit permis de se placer, pour se lancer sans crainte, sur cette mer pleine de tempête qui s'appelle la vie humaine. Prenez donc courage, vous tous les pilotes de notre vaisseau; continuez de donner à notre œuvre tout votre dévouement; faites aussi, comme les apôtres du Christ, prêchez pour avoir des adhérents, et que notre action soit de plus en plus puissante, irrésistible.

Je le sais! pour cela il faut avoir la foi; mais la foi pourrait-elle vous manquer, à vous tous, hommes d'intelligence et de patriotisme, quand vous voyez clairement que là, seulement, est le salut de la patrie?

Où, le salut de la patrie est dans une agriculture prospère et florissante; et, pour la sécurité de la France, il ne faut pas que les villes se peuplent, outre mesure, au détriment des campagnes.

Nous savons ce que produit une trop grande agglomération d'hommes dans les grandes cités; ouvrez l'histoire et voyez ce que sont devenues les Babylone, les Ninive et les Rome des temps

anciens. Une trop grande population ouvrière dans les villes, c'est la révolution en permanence, le dérèglement des mœurs, app'ant après lui la dégénérescence de l'espèce, et favorisant ainsi l'invasion de nouvelles races, ayant conservé un sang pur, loin de toute civilisation.

Les campagnes pourvues d'une population nombreuse, intelligente, ardente au travail et sachant conquérir ainsi, loin du fracas trompeur des villes, l'aisance et la richesse, c'est un peuple plein de virilité, peu disposé aux révolutions et capable de fournir à la nation son pain quotidien; c'est encore une armée composée de soldats robustes, dociles et bien disposés à soutenir l'honneur du drapeau.

Unissons-nous donc tous, grands et petits, riches et pauvres, dans une union bienfaisante pour tous, et indispensable à la grandeur de la patrie.

Ici, nous devons être d'accord pour attaquer cet ennemi commun qui s'appelle l'ignorance; et, cet ennemi, sachez-vous ce qu'il laisse après lui, c'est la misère dans les familles, les pauvres courant les chemins et y perdant le peu de moralité qui leur reste; c'est encore l'incertitude dans l'alimentation du peuple, produisant l'inquiétude et excitant la jalousie et l'envie.

Est-il donc permis à tout français soucieux de l'avenir de son pays de rester indifférent et de s'écrire dans le sentiment d'un égoïsme impie: «Après moi le déluge.»

Non, votre patriotisme se révolte à l'idée de voir la France abaissée; eh bien! vous servirez sa cause, et vous la servirez bien en cherchant à faire un faisceau puissant de toutes les forces nationales qui comprennent que l'agriculture seule peut nous sauver.

Le secrétaire du Comité, DU BOUSQUET LABORDE.

DISCOURS

Adressé par M. Vaumoniér du Lycée de Cahors aux maîtres, professeurs et élèves, réunis le 14 octobre 1868, pour la messe du Saint-Esprit.

L'idée du vrai Dieu — Les altérations qu'elle subit. (Suite).

Le Dieu de la révélation et de la foi, Messieurs, je l'ai nommé plus haut: le Messie attendu, le Messie incarné, le Messie victime réparateur et Sauveur de l'humanité, Jésus-Christ enfin, le crucifié du Golgotha.

Tel est en effet le seul Dieu, le seul vrai Dieu facilement reconnaissable au signallement qu'en ont donné les prophètes; aux aspirations impatientes des anciens philosophes quand ils méditaient sur les profondes douleurs de la société dont ils étaient les sages; aux ruines doctrinales et morales, aux ruines de toute nature que fit sa longue absence durant les temps qui précéderent son incarnation; aux caractères historiques, surnaturels et divins de son apparition et de sa présence au milieu des hommes, il y a dix-huit siècles; à la beauté, à la grandeur, à la physiognomie inimitables de sa personne et de sa doctrine; aux grands et nombreux miracles qu'il accomplit et contre lesquels s'épuient de fureur les impies de tous les siècles, parce qu'ils ne peuvent en avoir raison qu'en les dénaturant sans pudeur, ou en les niant sans autorité; au grave et solennel dévouement de sa vie humaine;

aux traits d'incomparable sagesse et d'incomparable justice qu'il fit éclater devant ses juges, dans toutes les phases de sa passion, au calvaire surtout, spectacle unique qui faisait de J.-J. Rousseau, penseur autrement sérieux que tels illustres de l'Institut ou de l'école d'Athènes, un sincère adorateur du Christ: si la mort de Socrate fut d'un sage, la mort de Jésus fut d'un Dieu.

Le Messie attendu, incarné, Sauveur et Jésus de l'humanité est le seul vrai Dieu facilement reconnaissable toujours à cette transformation universelle des idées, des croyances, des mœurs qui suivit son immolation et qui autorisait Tertullien à dire aux Césars persécuteurs: Nous chrétiens, nous ne sommes que d'hier et déjà nous remplissons vos maisons, vos palais, vos places, votre forum, toutes vos assemblées publiques; à cette influence inexplicable certainement si elle n'est pas divine, qui, après les luttes sanglantes où tombèrent pour resplendir au ciel de l'Eglise plus de six millions de martyrs, resta maîtresse du champ de bataille, acheva le paganisme dont l'organisation, les autels, les Dieux publics avaient complètement disparu au 6^e siècle, forma des sociétés nouvelles, les pénétra de la doctrine, de la morale et de la vie du Christ, réhabilita tous les déshérités: l'esclave, la femme, l'enfant, le vieillard, sanctifia le mariage et reprit à fond les bases de la famille, sauva les lettres, les sciences, la civilisation entière des invasions barbares, refoula plus d'une fois les hordes innombrables de nouveaux payens qui allaient couvrir l'Europe, prépara enfin, progressivement et malgré les influences contraires, à cette civilisation moderne dont nous sommes si fiers, que nous rapportons audacieusement à nos froides études, à nos calculs, à nos systèmes, à nos découvertes, à notre politique, quand elle est née de ce christianisme divin objet de nos répulsions, et qui seul cependant pourra la sauver et la pousser sans périls à ses derniers progrès.

Le Dieu de la révélation, c'est le Christ, le Jésus de l'humanité seul vrai Dieu facilement reconnaissable enfin à la guerre incessante que lui déclarent tous les désordres, tous les vices, tous les crimes, toutes les passions révoltées, tous les esprits orgueilleux qui ne veulent pas d'un Dieu humilié ou d'une religion qu'ils n'ont pas eux-mêmes imaginée et prêchée, tous les sceptiques de haut et de bas étage qui n'aiment qu'à flotter qu'à se balancer dans un océan d'incertitudes pour se soustraire logiquement à tous les devoirs, tous les matérialistes qui n'accepteraient à aucun prix un Dieu fait pauvre et ami de la pauvreté, un Dieu saint et ami de la sainteté, en un mot toutes les intelligences déçues, toutes les ignorances conjurées, tous les Lucifer tombés, les Judas et les Arius de toutes les nuances. — Oui, à tous ces signes, Messieurs, je reconnais le Dieu de la révélation et de la foi, je reconnais le seul vrai Dieu.

Mais formidables sont les dangers que court notre foi au Dieu de la révélation parce que nous vivons au milieu d'une

société rationaliste à tous les degrés. — Et qu'est-ce maintenant que le Dieu du rationalisme? — A vrai dire le rationalisme n'en a pas, ou plus tôt il est à lui-même son Dieu. — Le rationalisme c'est la raison humaine se défiant elle-même, repoussant tout ce qui est au-dessus de ses calculs et de ses raisonnements, tout ce qui est mystère, miracle, tout ordre surnaturel, Dieu par conséquent, parce que Dieu n'est pas dans la nature. — La nature est éternelle, et la raison humaine étant sa forme la plus élevée, c'est elle qui est Dieu. Ce que lui présenterait d'obligations et de devoirs une autorité étrangère n'est que superstition, superstition acceptée par l'esprit de l'homme trop longtemps soumis aux illusions divines, aux illusions du surnaturel. (Havet-Monde, 17, 19 novembre 1863) la raison doit s'y soustraire, elle doit reconquérir ses franchises, sa pleine liberté, à elle appartient l'avenir, c'est elle qui est la vraie et seule lumière des peuples, qui doit les faire fraterniser tous, les rendre heureux tous en les soumettant aux mêmes lois.

(La fin au prochain numéro)

ÉTAT CIVIL DE LA VILLE DE CAHORS

- Naissances. octobre. 18 Eernard (Antoinette), Regourd. 18 Bergougnot (Adrien), rue du château. Mariages. 20 David (Jean-Celestin), propriétaire et Bergon Marie-Anne. Décès. 17 Larrapidi (Celestin), 8 ans portail-au-vent. 18 Cagnac (Emile), 28 mois, rue Mascoutou. 18 Rigal (Joseph), serrurier, 22 ans, place St James. 18 Pouzol (Jules), 9 mois, rue du château. 19 Calvet (Catherine), 66 ans faubourg St Georges. 19 Marabelle (Jeanne-Marie), 25 mois, faub. Labarre. 19 Coly (Félix), 69 ans, place St Maurice. 19 Carriol (François), Entrepreneur 55 ans, place St Laurent. 20 Bédou (Pauline), 28 ans chartreuse. 20 Delabre (Pierre), terrassier, 51 ans, hospice. 20 Gros Auguste), 28 mois, rue St Ursisse. 20 Borie (Jean), confiseur, 32 ans, Boule. sud.

CAISSE D'EPARGNE DE CAHORS. Séance du 11 Octobre 1868. 19 versements dont 4 nouveaux 2,594 »» 5 remboursements 925 »»

Pour la chronique locale: A. Layton.

Crédit Foncier de France.

Le Crédit foncier de France fait aux propriétaires, jusqu'à concurrence de la moitié de la valeur des immeubles, s'il s'agit de terres et de maisons, et du tiers s'il s'agit de bois ou de vignes, des prêts remboursables en cinquante ans moyennant une annuité de 6 fr. 06 0/0, amortissement compris. L'emprunteur a d'ailleurs le droit de se libérer par anticipation, en tout ou en partie.

S'adresser à MM les notaires, ou directement au Crédit foncier, 19, rue Neuve des Capécines, à Paris.

A VENDRE

Une Maison située rue St-Maurice, attenant à la rue de la Mairie, composée d'une grande et bonne Cave, d'un Rez-de-chaussée, Cour et Terrasse. D'un 1^{er}, 2^e, 3^e, et 4^e étages avec Greniers. Pour plus amples renseignements, s'adresser au bureau du Journal, ou chez M. Crayssac, libraire, à Cahors.

Le numéro du 10 octobre de l'Illustration contient, sur les événements qui ont produit la révolution espagnole, 6 dessins et 2 portraits. Les portraits sont ceux de Topete et du général Novales; les dessins représentent divers épisodes dont les croquis ont été adressés à l'Illustration par les correspondants spéciaux qu'elle possède dans les localités mêmes; — ces dessins, publiés sans aucune préoccupation de l'unité de lieu, présentant néanmoins la physionomie pittoresque du mouvement décisif qui vient de révolutionner l'Espagne. — Le même journal, seul parmi les feuilles illustrées qui paraissent à Paris, avait déjà publié, la semaine dernière, deux épisodes de la révolution à Cadix et à Seville. Et ce ne sont point ici de vix-dessins, point de clichés anciens, rajournis ou appropriés à la circonstance. Malgré le peu de temps dont elle a eu à disposer, tous les dessins de l'Illustration sont des œuvres originales et inédites. — Quel autre journal illustré possède des moyens d'exécution aussi rapidement supérieurs et des sources d'information aussi nombreuses et aussi sûres?

Le Français a pris place parmi les grands journaux. Depuis trois mois qu'il paraît, sous la direction de M. François BESLAY, il a conquis une clientèle fort étendue à Paris et en province. Libéral, catholique, remarquablement rédigé au point de vue politique, littéraire, religieux, scientifique, économique, il compte au nombre de ses collaborateurs les écrivains les plus considérables du parti qu'il représente. Il joint à ces avantages celui d'être le meilleur marché de tous les journaux de Paris, sauf deux (58 fr. par an.) Il est expédié en province par les courriers du soir. Abonnement d'un mois, 5 fr. Rue Bergère, 20, Paris.

Petite Gazette.

L'Eclipse raconte un accident d'auberge: Un de mes amis qui arrive de Dieppe, où il a passé la nuit, me communique la note suivante, qui lui a été réclamée dans ce port de mer célèbre par son hospitalité peu écossaise:

HÔTEL DE X...

Table with 2 columns: Item and Price. Couloir n° 4, Une chambre..... 6, à deux lits..... 4, Bougies..... 2, de l'Etoile..... 2, Service..... 1, Total..... 19

L'heure presse, on se hâte, on jette un coup d'œil sur le total, on paye sans vérifier et le tour est fait.

M. Octave de Paris se demande si les curés espagnols vont s'inspirer de la conduite de ce brave curé breton, quelque peu timoré qui, en 1848, achevait ainsi sa messe d'actions de grâces:

« Domine, salvum fac... le gouvernement provisoire. »

M. F. de Milliau à un mot excellent dans Paris-Gazette:

X... un agioteur endurci, quoique très-jeune encore, subissait, sans répondre un mot depuis plus d'un quart d'heure, le sermon d'un vieil oncle sur les dangers de la prime et du sport.

Poussé dans ses derniers retranchements: « — Que voulez-vous? fit X...? Vous avez peut-être raison, mais je ne saurais vous obéir: pour moi, la Bourse, c'est la vie.

Une joyuseté d'un petit journal, la Marionnette:

L'autre jour, en passant à Paris, je suis allé voir un mien cousin qui court depuis trois ans après son diplôme de bachelier ès-lettres.

Ses parents voudraient en faire une des colonnes du barreau de province, il ne sera jamais qu'un pilier de cabaret.

Après trois heures de recherches, je le trouvais enfin dans une brasserie enfumée du quartier latin, entouré d'une multitude de bocks, de cruches et de bouteilles.

— Eh bien, lui dis-je, que fais-tu-là? — Tu le vois, me répondit-il en riant, je prépare mon baccalauréat ès-litres.

Terminons par un calembour du Figaro-Programme:

- Aimez-vous Rossini? — Sije l'aime? C'est mon amour préféré. — Vous connaissez son barbier, sans doute? — Non... je me rase toujours moi-même. E. AUBER.

DÉPARTEMENT DU LOT.

Arrondissement de Cahors Commune de Belfort.

Chemin vicinal d'intérêt commun, numéro 97, de Ventailac à la Penche, partie comprise dans la commune de Belfort.

EXPROPRIATION

POUR CAUSE D'UTILITÉ PUBLIQUE. Exécution de l'article 4 de la loi du 3 mai 1844.

Avis au Public.

Le Maire de la commune de Belfort donne avis que le plan parcellaire des terrains à occuper par le chemin vicinal d'intérêt commun numéro 97, de Ventailac à Lapenche, partie comprise dans la commune de Belfort, présenté par Monsieur l'Agent-Voyer en chef du département du Lot, en exécution de l'article 4, de la loi du 3 mai mil huit cent quarante-et-un, sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, a été déposé ce jourd'hui, 20 octobre mil huit cent soixante huit, au secrétariat de la mairie de Belfort, et qu'il y restera pendant huit jours francs, au moins, du 20 au 27 octobre courant inclusivement, conformément aux prescriptions de l'article 5 de la même loi.

On pourra prendre connaissance dudit plan, sans déplacement, pendant le délai de la publication. Les personnes qui auraient à réclamer contre sa teneur sont invitées à présenter dans le même délai, leurs réclamations par écrit, ou à venir les faire verbalement à la mairie.

Fait à la mairie de Belfort, le 20 octobre mil huit cent soixante-huit.

Le Maire, Signé: SICARD

ENTREPRISE FERRAND, ANDRAL, SEVAL ET C^{ie}

GRANDE CONCURENCE

SUR

ASSIER ET GRAMAT

SERVICE A GRANDE VITESSE

Départ de Cahors: à 10 h. 30 du soir.

Correspondant avec les premiers Trains, se dirigeant sur Brives, Périgueux, Paris, etc. — Et sur Figeac, Rodez, Aurillac, Clermont, etc.

PRIX DES PLACES:

Coupé..... 3 f. Intérieur et Banquette..... 2 50

Les bureaux sont à Cahors, chez M. FERRAND, limonadier, et chez M. SEVAL, carrossier. — A Assier en gare.

VOITURES PUBLIQUES ET A VOLONTE

Le Sieur RAYMOND tient à la disposition du Public, dans son établissement, situé maison CAVIOLE, rue du Lycée, toutes Voitures de voyage et d'agrément — PRIX MODÉRÉS.

DECAHORS



A ASSIER.

Départ de Cahors: 4 h. du soir. Départ d'Assier: 4 h. après-midi; Arrivée à Cahors, à 6 heures soir.

Le Sieur Raymond fait également le service des Pêches de Cahors à Montauban, et prend les Voyageurs à des prix modérés.

Départ de Cahors, tous les soirs, 10 heures.

Trois mois 17 fr. Six mois 34 fr.

LE TEMPS

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE Rédacteur en chef: A. Neefzter

Bureaux, 10, rue du Faubourg-Montmartre à Paris.

Advertisement for MAL DE DENTS (Toothache) with an illustration of a person's face and text: Guérison instantanée par la PYRÉTHRINE LANAUSOIS 1 fr. 50 le flacon A Cahors, Pharmacie centrale, Vittel.

METHODE MAGIQUE DE LECTURE

PAR F. DELROUS,

Instituteur public, à Blars (Lot), par Marcillac. On recevra franco, cette Méthode incomparable, en adressant 2 timbres-poste de 20 centimes à l'auteur.

POTS AUX CHEVAUX

M. ANDRAL, Voiturier, a l'honneur d'informer les personnes qui sont dans l'usage de se servir de Voitures volenté, qu'elles trouveront chez lui, Poste



aux chevaux, Galleries Audouy, toute sorte de Voitures d'agrément, à des prix modérés. Toutes ses voitures sont remises à neuf.

A VENDRE

L'HOTEL DU PALAIS-NATIONAL

EN ENTIER OU A PARCELLES

S'adresser pour les renseignements, à M. Marcellin LACASSAGNE, qui en est le propriétaire. On donnera toutes facilités pour le paiement.

EXCELLENT POTAGE

TAPIOCA-SARDA

GARANTI PUR BRÉSIL PRÉPARÉ POUR POTAGES ET ENTREMETS

SAGOU DE L'INDE PRÉPARÉ POUR POTAGES FARINE DE LÉGUMES CUITS POUR PURÉES

SARDA & C^{ie}, chocolatiers, BORDEAUX

Usine modèle à BÈGLES, banlieue de Bordeaux.

Advertisement for YEUX (Eyes) with text: POMMADE ANTI-OPHTHALMIQUE de la Veuve Farnier de St-André de Bordeaux, seul remède contre les maladies des yeux et des paupières, autorisé par décret impérial. Exciter: Pot en faïence, papier blanc, cachet rouge, initiales V. F. Signature: [Signature]

TBLEAU DES DISTANCES

De chaque Commune du Département du Lot aux chefs-lieux du Canton, de l'Arrondissement et du Département, dressé en exécution de l'article 93 du règlement du 18 juin 1811. PRIX: 1 FRANC.

Chez M. Layton, rue de la Mairie, à Cahors.

Le propriétaire-gérant: A. LAYTON.